



Enrico Macias, le doux amer

En 2003, Enrico Macias s'offre un beau retour sur le devant de la scène. Les chansons de son album Oranges amères renouent avec l'esprit oriental, enjoué mais sans fard, de ses premiers succès. Nous l'avons rencontré au festival Les Méditerranéennes d'Argelès-sur-Mer, avant la sortie de son album enregistré à l'Olympia en mars dernier. Il passe au Zénith de Paris le 15 novembre 2003.

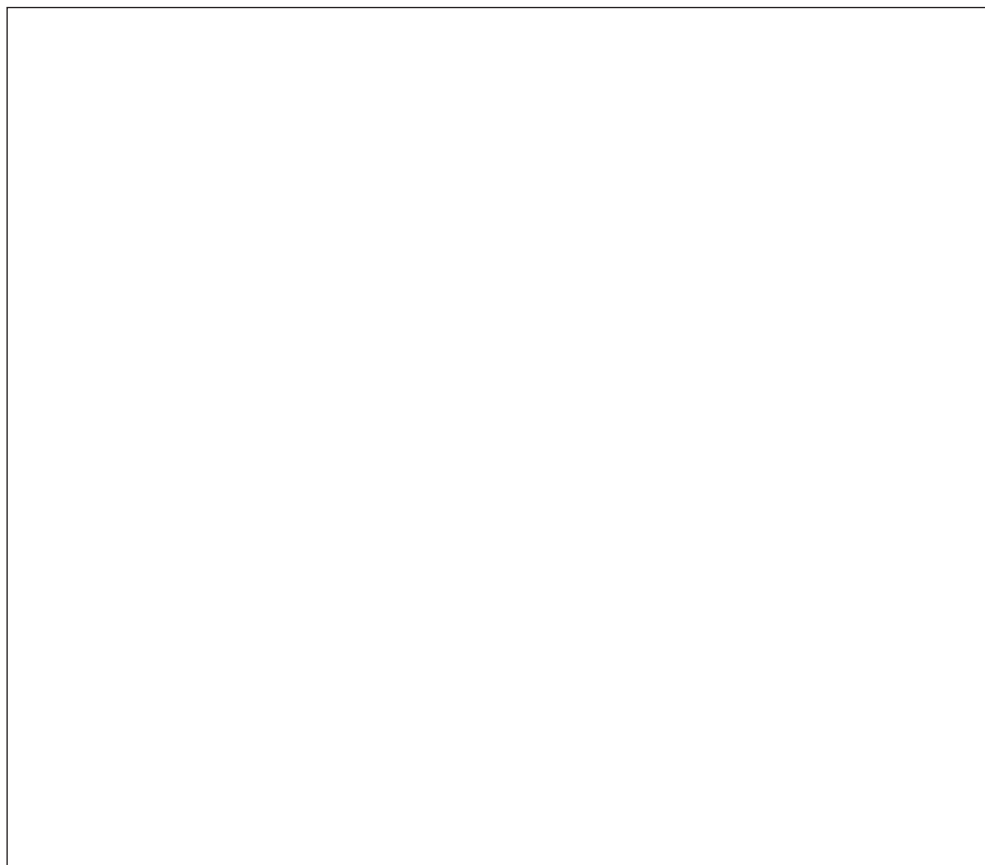
La soirée d'ouverture du festival Les Méditerranéennes d'Argelès-sur-Mer, le 12 septembre 2003, proposait une affiche forte. S'y côtoyaient les noms de deux figures symboliques de l'exil d'Algérie : Souad Massi et Enrico Macias. L'une comme l'autre ne cessent de chanter leur amour pour cette terre qui les a vu naître. Le second fête ses quarante ans de carrière et de succès, alors que la première en est à son deuxième album. Mais tous deux incarnent ce mélange de nostalgie, de combativité et d'espoir qui hante les pensées de ceux dont les regards se tournent vers les rivages du Sud de la Méditerranée.

Enrico Macias se prête au jeu de la conférence de presse, devant une poignée de journalistes auxquels s'était joint Jean-Michel Boris, alerte et facétieux homme de l'art, que le rôle éminent de directeur artistique de l'Olympia durant une cinquantaine d'années a élevé au rang de parrain du *show business* à la française. La réunion ayant lieu dans une petite salle de spectacle, l'attaché de presse demande à Enrico Macias s'il veut s'installer sur la scène. "*Non, non !, s'exclame celui-ci. Je ne suis pas en campagne !*" Et il prend place au premier rang, tourné vers la petite assemblée, contribuant à donner à cette rencontre une atmosphère conviviale.

Marc Legras, l'un des journalistes présents, en profite pour lancer le débat sur le ton de la blague, demandant au chanteur s'il est toujours engagé dans un parti politique – allusion au soutien actif apporté par le chanteur à la campagne présidentielle de Jean-Pierre Chevènement.

Enrico Macias : Je suis toujours engagé pour le bien collectif, pas du tout pour mon intérêt personnel. Mais je pense que j'ai fait une erreur, dans la mesure où mes messages passent plus par mes chansons que par l'intermédiaire d'un parti politique. Et il se trouve que je suis un peu déçu par la politique en général. D'abord, parce que les électeurs ne font pas assez confiance aux responsables politiques, dont c'est le métier, et qu'ils élisent des gens qui ne sont pas véritablement leurs représentants. Alors, j'ai décidé de continuer mon bonhomme de chemin dans la musique. C'est la chose que je sais faire le mieux. Le reste n'est pas mon domaine. De plus, le fait d'être ambas-

* Propos recueillis lors d'une conférence de presse, avec l'aimable autorisation de Marc Legras.



© D.R.

**"Avec 'Andalousie',
je chante la nostalgie
d'une époque où juifs,
chrétiens et musulmans
vivaient en harmonie."**

sadeur aux Nations unies⁽¹⁾ m'empêche de m'occuper des problèmes du monde de façon plus "régionale". Quand je m'occupe des problèmes de l'humanité entière, c'est différent de la politique. Je n'ai pas besoin d'être élu. J'ai des missions à remplir pour faire en sorte que le monde fraternise et surtout pour sauver l'enfance.

François Bensignor : Qu'est-ce que votre vie avec la musique, la notion et la conscience que vous en avez, ont pu apporter à votre rôle auprès de l'Onu et à votre action dans ce cadre ?

Quand j'ai été nommé, Kofi Annan m'a dit : *"Ce n'est qu'une petite parenthèse, parce qu'en fait, vous avez déjà travaillé dans le sens des Nations unies en écrivant votre chanson 'Enfants de tous pays'."* Donc, je fais toujours le même travail, mais de façon un peu plus structurée et avec beaucoup plus de moyens qu'avant. Concrètement, nous travaillons à la construction d'hôpitaux, d'écoles ou de centres de loisirs dans des pays défavorisés. Je m'occupe avant tout de l'enfance. Les enfants sont les futurs représentants de la société. Leur mémoire est vive, ils se rappellent de tout et nous devons essayer de les accompagner jusqu'à la fin de leurs études afin que leur avenir ne soit pas gâché. J'ai eu une action forte dans l'ex-Yougoslavie, au

1)- En 1997, Enrico Macias a été nommé "ambassadeur itinérant pour promouvoir la paix et la défense de l'enfance" par le secrétaire général de l'Onu, Kofi Annan.

Kosovo notamment, et dans les pays du Moyen-Orient, où j'ai beaucoup travaillé. J'ai la chance de connaître de nombreux responsables de ces pays. En ce moment, ça va mal, mais croyez-moi, ça ira mieux dans pas tellement longtemps... Je fais pas mal de choses, mais je n'aime pas en parler parce que ça fait un peu démagog d'en faire la publicité. Ce qui compte, ce sont les résultats que j'obtiens.

Je suis optimiste ! Il y a eu beaucoup de guerres depuis la Seconde Guerre mondiale. J'ai vécu celle d'Algérie avec beaucoup de douleur, parce que j'y ai perdu des êtres chers. Il y a eu beaucoup de catastrophes naturelles. Il y a eu le 11 Septembre 2001... Pourtant, l'Humanité est toujours debout. Et je pense qu'il vaut mieux être optimiste que pessimiste, parce que, quand on est pessimiste, ça veut dire que l'on baisse les bras et que l'on ne combat plus. Je suis optimiste, parce que je veux continuer à combattre pour réussir quelque chose, même si ce n'est pas de mon vivant. Ce n'est pas pour moi que je le fais, c'est pour la collectivité, et surtout pour les futures générations, en particulier mes enfants et petits-enfants.

En 1999, vous êtes revenu à cette musique traditionnelle qui vous a été enseignée dans votre jeune âge. Pouvez-vous nous raconter qui était ce petit Gaston Ghrenassia, qui a commencé à jouer auprès de Cheikh Raymond Leyris⁽²⁾, maître de la musique arabo-andalouse ?

À Constantine, j'ai vécu une enfance merveilleuse, entouré de parents formidables, à la situation sociale très modeste. Je viens de perdre ma maman il y a trois mois, mais mon père est toujours de ce monde. Il a été un très grand violoniste, si bien que je suis né dans la musique. Je suis né aussi dans l'amour de mes grands-parents, car j'ai été élevé petit par ma grand-mère. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu le violon de mon père. C'est bizarre, parce que je m'amusais avec, mais je n'en ai jamais joué. Ma destinée a voulu que je joue de la guitare, parce que ma grand-mère m'a offert ma première guitare quand j'avais douze ans.

À quinze ans, j'ai commencé à jouer avec Tonton Raymond [Cheikh Raymond Leyris], parce que mon père était son violoniste. Il était l'un des plus grands représentants de la musique arabo-andalouse de Constantine⁽³⁾, il m'a entendu jouer de la guitare et a décidé de m'enseigner cette musique. Il ne m'a pas enseigné les textes. À l'époque, je ne chantais pas. J'ai appris plus de 5 000 morceaux de musique arabo-andalouse. Pendant les événements d'Algérie, on a assassiné Tonton Raymond et moi j'ai pensé qu'on avait en même temps assassiné la musique arabo-andalouse. Quand je suis arrivé en France, j'ai suivi un autre chemin, parce que j'étais frustré de l'absence de mon beau-père⁽⁴⁾, parce que le décor n'était plus le même et qu'il n'y avait plus le même public. Pour balayer cette frustration, j'ai eu envie de créer un nouveau répertoire, qui a donné naissance au Enrico Macias que vous connaissez.

Quarante ans plus tard, le Centre culturel algérien de Paris a décidé, un peu tard à mon goût, de rendre hommage à Tonton Raymond. Il a invité un

2)- Voir François Bensignor, "Cheikh Raymond Leyris : la renaissance d'un maître du malouf", *H&M* n° 1185, mars 1995.

3)- La musique arabo-andalouse s'est perpétuée dans le Maghreb selon plusieurs "écoles" de transmission orale de maître à disciple. Constantine est le berceau du *malouf*, c'est-à-dire "la composition", originaire de Séville.

4)- Enrico Macias avait épousé l'une des filles de son maître, avant son assassinat et leur exil forcé.

orchestre dirigé par Taoufik Bestandji de Constantine. J'assistais à ce concert, auquel j'avais été convié, et vers la fin du spectacle, le chef d'orchestre m'a demandé de venir sur scène. Taoufik Bestandji m'a donné une guitare et j'ai joué avec eux. J'ai même chanté un morceau que je connaissais, sans que l'on ai répété à l'avance. Ça a été un cataclysme ! Les gens dans la salle se sont mis debout. Et c'est ainsi que Jean-Michel Boris et mon producteur Vic Talar ont eu l'idée de me faire faire le Printemps de Bourges 1999 avec la musique arabo-andalouse, alors que j'avais décidé avec Taoufik Bestandji de réveiller l'enseignement que m'avait donné Tonton Raymond. Donc en 2000, j'ai attaqué un nouveau spectacle, que j'ai interrompu à la suite de la sortie de mon nouvel album *Oranges amères*.

Mon fils, qui a réalisé cet album, a tenu à rester dans la continuité de la musique arabo-andalouse. Mais il a voulu aussi me faire prendre un virage, en me présentant de nouveaux auteurs et de nouveaux compositeurs comme Art Mengo, Marc Estève, Jean-Loup Dabadie et Kent. Comme la première fois, ma carrière a pris un virage qui est un peu un retour aux sources.

Ce nouveau répertoire est une sorte de rajeunissement pour vous. Le refus de certains Algériens de vous laisser venir chanter à Constantine aurait-il provoqué un trop plein de nostalgie ?

Sur cet album, vous trouverez toutes les réponses à vos questions. Ne serait-ce que dans la chanson qui lui donne son titre, "Oranges amères". L'orange amère est un fruit qu'on ne peut pas consommer, mais avec lequel on fait de la bonne confiture. La nostalgie n'est pas tellement amère. Finalement, avec la nostalgie, je mets toujours de l'espérance, parce que je ne vis pas qu'avec le passé. Mon but est de présenter non pas un programme politique, mais un futur meilleur que le passé que j'ai connu. Je chante la nostalgie du bon passé pour qu'il revienne. C'est ce que je fais avec la chanson "Andalousie". "Enfants de tous pays", qui a fait le tour du monde, était vraiment utopiste. "Andalousie", c'est une réalité, puisque cette période a existé avant l'avènement d'Isabelle la Catholique et 1492. L'Andalousie, c'était l'Eden, le paradis terrestre. Les juifs, les chrétiens et les musulmans y vivaient en parfaite harmonie. Tous jouaient la même musique. C'est une période qui a donné de grands médecins, de grands écrivains, de grands savants qui ont fait progresser la science... Si cette période bénie a existé, pourquoi ne pourrait-elle pas exister de nouveau dans les régions où la violence est reine en ce moment, où les enfants meurent sous les bombes ? Un jour, il y aura l'Andalousie en Palestine, en Afrique, au Kosovo... Pour moi, le paradis, c'est l'Andalousie !

Un journaliste : Connaissez-vous cette Andalousie au moment de l'Algérie française ?

Non. Mais nous en avons l'héritage. Ne serait-ce que par ce que nous mangeons, par notre comportement, par les traditions de nos fêtes et surtout par cette musique arabo-andalouse. J'ai vu Grenade pour la première fois il y a

quelques mois, mais je connaissais l'Andalousie par sa civilisation et par mes ancêtres. Mon nom, Ghrenassia, vient de Grenade et si vous allez au cimetière juif de Grenade, vous y verrez des tombes qui portent ce nom de famille.

Avant la guerre, l'Algérie était comme cette Andalousie d'autrefois... Mais, alors que Ferhat Abbas proposait que les Musulmans soient intégrés comme citoyens français, le gouvernement français a refusé. Les Musulmans se sont alors révoltés. Ont-ils eu raison ? L'histoire le dira et je respecte à l'heure actuelle l'indépendance de l'Algérie. Mais j'ai aussi le droit d'être meurtri par ce qui est arrivé à la communauté juive, comme aux chrétiens d'Algérie et aux harkis. Quand le président Bouteflika a voulu me faire venir en Algérie, son idée était de réconcilier tous les enfants d'Algérie. Et puis, il y a mis des bémols : tous les enfants d'Algérie, sauf les harkis... Ensuite, il a reculé et ne m'a pas fait venir. Mais en dehors de tout cela, nous vivions, pour ce qui est des trois communautés, juive, chrétienne, arabe, comme en Andalousie. À Constantine, il y avait trois quartiers bien distincts pour chaque communauté. Moi, j'habitais dans un quartier où toutes les communautés étaient réunies. Mais c'est vrai qu'il y avait des ghettos. Pourtant, je n'ai pas le souvenir d'y avoir vu de racisme. Je ne savais pas ce qu'était un "pied-noir" quand j'étais en Algérie. Les musulmans ne nous traitaient jamais de "sale juif", les chrétiens non plus. On ne faisait aucune différence. On fêtait Noël. On fêtait le Grand pardon. On allait le soir avec les musulmans fêter la fin du Ramadan, il y avait de la musique partout. On accompagnait de grands chanteurs pour leurs chants liturgiques, et des musiciens musulmans et chrétiens nous accompagnaient quand on chantait des psaumes de David ou des chants liturgiques de notre propre religion. Tout le monde était uni, sans aucune différence. Après, la politique s'en est mêlée, dès 1954, avec la revendication de l'indépendance, puis le panarabisme et aujourd'hui l'intégrisme...

Un journaliste : Pensez-vous pouvoir retourner en Algérie ?

Je n'ai jamais fermé aucune porte ni aucune fenêtre sur l'avenir. Je ne suis pas le genre de type à dire : "Moi, jamais je n'irai là-bas !" C'est complètement idiot. Je ferai abstraction de mon orgueil, de ma fierté. Si le moment est bien choisi pour y aller et si jamais j'apporte quelque chose de positif en y allant, je ferai abstraction de toutes les peurs que l'on peut essayer de me mettre dans la tête, de toutes les manipulations. En tout cas, ce sera une rencontre directe avec le peuple algérien sans aucun autre intermédiaire cette fois-ci. La première m'aura servi de leçon. Ce n'est pas moi qui avais demandé, et ça s'est passé d'une façon qui n'était pas bien. Alors, un jour, je vais me lever et je vais décider d'y aller. Pas besoin d'être invité officiellement, ni rien du tout. Je veux y aller, j'irai un jour ! ◀

Discographie sélective



- ▶ *Enrico Macias en concert à l'Olympia* du 1^{er} au 9 mars 2003, Trema, 2003.
- ▶ *Oranges amères*, Trema, 2003.
- ▶ *Hommage à Cheikh Raymond*, double album, Trema, 1999.
- ▶ *Anthologie de la musique citadine algérienne – Cheikh Raymond – volumes I à III* (Al Sur, 1994), volume IV (Al Sur, 1998).